

Nicole Bousseyrux

Derrière la jalousie : de Robbe-Grillet à Proust

La « jalouissance » proustienne et la théorie du baiser *

J'ai finalement choisi de vous parler d'Albertine, l'Autre érotique de Marcel Proust, dont il fait la partenaire élue du narrateur de sa *Recherche du temps perdu*. Lorsque Alfred Raubert m'a demandé le titre de mon exposé en mai dernier, je lui ai proposé « Derrière la jalousie ». La question est en effet de savoir ce qu'il y a derrière la jalousie, ce qu'elle cache. Dit ainsi, cela suggère tout de suite l'équivoque homophonique, car la jalousie c'est aussi la persienne, le store vénitien, ce volet mobile, caractéristique des fenêtres de la région lyonnaise, composé de lames horizontales articulées de manière à être orientables, permettant aux personnes à l'intérieur de la maison d'observer presque sans être vues.

Robbe-Grillet : le mille-pattes de la jalousie

Alain Robbe-Grillet joue de ces deux sens du mot jalousie dans le titre de son quatrième roman, *La Jalousie* ¹, publié en 1957. Robbe-Grillet a voulu faire ce dont rêvait Flaubert, écrire un roman sur le rien de la jalousie, un livre qui tiendrait de lui-même par la force interne de son style. Il écrit un livre sur le rien de la jalousie qui tient de lui-même par la force interne de son écriture. L'auteur, jaloux du sens que son texte produit, y dépouille la jalousie de toute analyse psychologique, de toute histoire racontée, pour la réduire à la géométrie variable que forme le triangle amoureux du narrateur, dont l'absence est perpétuellement présente dans toutes les scènes du livre et qui observe, épie A..., qu'on suppose être sa femme, réduite à une initiale (A comme Albertine : il se pourrait bien que ce soit un clin d'œil à Proust), et Franck, qui pourrait être son amant. La jalousie, au premier sens du mot, est une passion d'un être de regard pour qui, dit Robbe-Grillet, « rien jamais ne s'efface ». La jalousie, au second sens du mot, est une sorte de contrevent qui permet de regarder au dehors et, pour certaines inclinaisons de la jalousie, du dehors vers l'intérieur ; mais lorsque les lames sont closes, on ne voit plus rien, dans aucun sens.

Dans le roman de Robbe-Grillet, le lecteur comprend, dès les premières pages, que ce qui est raconté l'est du point de vue jaloux du narrateur qui épie sa femme. Jamais le narrateur ne s'interroge sur lui-même. Sa jalousie ne s'exprime pas de façon proustienne dans le dédale de ses pensées et états d'âme, elle se donne à lire sur les objets, les choses et les êtres qui l'entourent et dont il observe les moindres détails, comme la forme du chignon de A... avec ses torsades sur le point de se défaire, et les moindres gestes, comme le fait que sur la terrasse où ils prennent l'apéritif Frank et A... boivent à petites gorgées, car les moindres de leurs paroles, parfois entendues à travers les jalousies des fenêtres, sont autant de signifiants fumeux révélateurs du feu dont brûle le jaloux. Ce sont les choses qui parlent, qui font signe de ce que le narrateur croit être le début d'une relation adultère.

Ainsi la jalousie se révèle-t-elle être une maladie du regard qui dis-sèque A..., l'obscur objet du désir dont le corps est mis en scène à la fois par les fragmentations de la lumière du volet aux lames mobiles et par un voyeur indéfinissable qui occuperait la place vide et interchangeable du narrateur, du mari, de l'amant, de l'ami. *La Jalousie* peut se lire comme un roman fugué où, comme dans une fugue de Bach, c'est le thème, le motif, la jalousie, qui de voix en voix fuit, jusqu'à ce que, au trois quarts du roman, surgisse la vision hallucinatoire de l'objet, de la pièce à conviction que n'a de cesse de chercher le jaloux.

Lors d'un dîner chez le narrateur, A... voit sur la cloison en face d'elle une scutigère, un mille-pattes (à la page 76). Franck se lève de la table, la serviette roulée en boule dans la main, la fait prestement chuter du mur et l'écrase avec son pied sur le carrelage, contre la plinthe. La scène de l'écrasement du mille-pattes sur le mur nu est répétée une dizaine de pages plus loin. Puis (aux pages 100 à 104), il est question de la tache laissée sur le carreau, qui commence par s'agrandir. Est à nouveau relatée, avec encore plus de précision et de détails, la scène de l'écrasement de la scutigère, dite « mille-pattes-araignée » ou « mille-pattes-minute », réduite en une bouillie rousse et dont l'image écrasée sur le mur laisse une tache indélébile imprégnant l'enduit. Impossible de laver le mur, cela risquerait d'altérer la peinture ; mieux vaut la gommer à coups de gomme pour machine à écrire, quitte à gratter ce qui reste avec une lame de rasoir mécanique. Puis revient encore, à la page 111, la tache, la description de la tache qui envahit tout l'espace de manière fantastique et fantasmatique. Elle est non seulement sur le mur, mais aussi sur les dalles, sur le ciel vide, dans la vallée, elle est partout. À deux reprises encore, on retrouve, aux pages 113-114 et 129-131, deux autres variations sur l'image du mille-pattes gigantesque et sur

la bestiole qui choit sur le carrelage, dont les longues pattes se crispent et dont les mâchoires grésillent comme un peigne passé dans une longue chevelure, avant que Frank ne l'écrase, cette fois-ci, à la page 130... sur le plancher de la chambre, et non plus sur le carrelage comme précédemment. De la scène de l'écrasement lors du dîner nous voici donc subrepticement passés à la scène de l'écrasement dans la chambre à coucher.

C'est dans ce léger déplacement topographique qui va du dîner au lit que se jouent les variations robbe-grillesques sur la jalousie. La tache du mille-pattes écrasé est bel et bien ce qui rend visible l'invisible de la jalousie. Cette scène de l'écrasement du mille-pattes, qui dans le roman à quelques variantes près est par cinq fois relatée, est la métaphore du coït adultérin redouté et fantasmé. C'est la pensée obsédante de ce coït qui *écrase le sujet-narrateur*. Cette tache sur le mur du langage qui s'agrandit au point d'envahir tout l'espace de la pensée, tout l'espace de ce qui s'écrit, c'est la tache de la jouissance que le jaloux impute à l'Autre du désir, dont Franck dans le roman est le représentant, dès l'instant où il vole au secours de la femme du narrateur en écrasant magistralement la scutigère véloce aux quinze paires de pattes qui sur le mur *regarde le narrateur*. Ce qui le regarde c'est la Chose, la Chose dont Franck en l'écrasant est devenu maître. *S'il maîtrise la Chose pour les beaux yeux de A..., alors il la possède*. Telle est la conséquence que tire le jaloux.

Ainsi, à la question « Qu'y a-t-il derrière la jalousie ? » on peut dès maintenant et avec Robbe-Grillet répondre : il y a l'objet écrasé du fantasme, écrasé entre les lames de la jalousie (au second sens du mot) que mobilise – pour en jouir – dans ses pensées le jaloux !

Il est temps que j'en vienne à celui qui dans la littérature a, à mon sens, le mieux parlé de cette jouissance de la pensée que dévore la jalousie, Marcel Proust.

On peut dire que Proust est le penseur par excellence de l'opacité subjective. Cette opacité est présentifiée, aux yeux du narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, par l'énigme gomorrhéenne d'Albertine. Car, du côté de Sodome, avec le baron de Charlus, rien de mystérieux. Proust explique l'homosexualité masculine avec sa théorie de l'inverti. C'est du côté de Gomorrhe qu'il y a mystère. L'homosexualité féminine reste un mystère inexpliqué, insondable. Il y a l'énigme de la vie secrète d'Albertine avec les femmes, dont le narrateur se sent radicalement exclu. Elle est la cause essentielle de sa jalousie, qui donc ne répond pas à la grammaire freudienne du « je ne l'aime pas lui, c'est elle qui l'aime ».

L'imaginaire de la jalousie et le réel de la *jalouissance*

Peu d'écrivains ont aussi bien que Proust analysé l'efficace de l'imaginaire et la capacité de notre imagination à créer et à entretenir des souffrances plus intensément vécues que s'il s'agissait d'un fait objectivement perçu. On trouve dans *À la recherche du temps perdu* une clinique extrêmement fine de l'expérience de la jalousie dans ses rapports avec l'amour et l'angoisse. Proust est l'écrivain et le penseur de la jalousie, qu'avec Lacan on peut appeler la « jalouissance », selon le néologisme qu'il forge dans le séminaire *Encore*² pour indiquer que la jalousie est avant tout affaire de jouissance.

Proust nous fait sentir à quel point le jaloux est aux prises avec la jouissance de l'imaginaire. Il est un scénographe de l'imaginaire, il met en scène le drame de sa jalousie. La jouant, se la jouant, il en jouit, dans un mime intérieur où il se donne le rôle, comme au jeu de furet, de celui qui découvre, qui perce à jour ce que le rôle de l'autre serait de toujours lui cacher. Il traque l'objet caché derrière la jalousie, à entendre ici avec l'équivoque de la persienne ajourée aux lamelles entrouvertes derrière laquelle on peut, selon l'inclinaison des lamelles, voir sans être vu. Mais l'important n'est pas ce que voit, ce que scrute le jaloux. L'important, c'est ce qu'il ne voit pas, c'est ce qu'il ne peut pas voir et ne veut pas voir et qu'il va imaginer derrière les lames closes de sa jalousie. Ce qu'il va s'imaginer est irréel, mais c'est cet irréel qui va créer une souffrance, une douleur tout à fait réelle et dont le réel est plus fort que le vrai de la réalité. La *jalouissance* est à situer dans cette zone de recouvrement de l'imaginaire et du réel.

La jalousie qui suit l'amour

Mais il y a jalousie et jalousie. Dans son livre *Essai sur la jalousie, L'Enfer proustien*³, Nicolas Grimaldi en distingue deux sortes. Il y a le jaloux par amour et il y a l'amoureux par jalousie. Le premier correspond à « la forme la plus commune de la jalousie, celle qu'un amour précède et qu'un soupçon désespère⁴ ». C'est le cas classique de jalousie que l'on retrouve chez Simenon, Balzac, Stendhal, Tolstoï. Chez Proust, c'est le cas de la jalousie que Saint-Loup éprouve pour Rachel dans *Le Côté de Guermantes*. Ayant aperçu Rachel sur la scène d'un petit théâtre de province, Saint-Loup s'éprend d'elle. Elle devient sa maîtresse et occupe toute son imagination. Assez vite, Rachel comprend que le plus sûr moyen de s'attacher son amant est de lui faire craindre à tout instant de la perdre. Ainsi prend-elle un malin plaisir à exciter sa jalousie en aguichant ostensiblement les hommes qui lui plaisent. Saint-Loup aurait donc eu toutes les raisons d'être jaloux,

d'autant que leur liaison devient vite une suite de brouilles et de réconciliations dont la jalousie est le moteur.

Il faut dire que Proust a une conception bien particulière de l'amour. « L'amour c'est comme une petite déchirure (mot médical : "ce qu'on fait pour laisser suppurer") qui nous permet de communiquer au moins par la curiosité et le désir avec la personnalité d'un autre être ⁵. » Proust réduit l'amour à un besoin d'être sans cesse avec une personne, pour n'avoir pas à s'angoisser de son absence en ne sachant pas ce qu'elle fait. Ce n'est donc pas tant l'amour qui nous attache à la personne aimée que la jalousie qui nous la rend indispensable. Mais pourquoi l'amour vire-t-il à la jalousie ? C'est que l'amour, selon Proust, est avant tout un besoin de possession qui s'exerce d'autant plus que la personne aimée nous échappe. L'amoureux jaloux veut s'annexer la personne aimée jusque dans ses pensées. Il veut entrer dans son être, prendre de force son esprit, la forcer à garder son souvenir, la posséder charnellement et immatériellement, par-delà son corps. C'est pourquoi l'amour chez Proust est toujours évoqué comme une maladie, un mal sacré, un mauvais sort, où la douleur de posséder fait vite place à la douleur de voir l'autre vous échapper. De là naît la jalousie, le soupçon que l'autre puisse jouir « ailleurs », prendre du plaisir « ailleurs ». Il n'y a pour cela nul besoin d'être trompé. Il suffit d'imaginer qu'on pourrait l'être. L'erreur serait de croire que le soupçon est la cause de la jalousie, alors que c'est la jalousie qui est la cause du soupçon, chaque soupçon en faisant naître un autre, à l'infini.

La jalousie qu'aucun amour n'a fait naître

Proust montre donc qu'il est faux de croire que c'est parce que nous sommes amoureux que nous sommes jaloux. Au contraire, c'est la jalousie qui nous rend amoureux, rien qu'en nous faisant désirer la présence d'une personne pour mettre fin à l'angoisse. Cette forme de jalousie, qui est celle « qui va susciter l'amour mais qu'aucun amour n'a fait naître ⁶ », est la vraie jalousie, la jalousie de l'amoureux par jalousie. C'est la jalousie proprement proustienne. Elle ne succède pas à l'amour, elle le précède. Elle est caractérisée par le fait que c'est l'angoisse qui la cause, l'angoisse de se retrouver exclu de ce qui fait jouir l'autre. Le seul remède à cette angoisse devient l'amour, l'amour en tant que moyen de calmer l'angoisse de perdre la mainmise sur l'autre, sur son désir.

Dans la *Recherche*, cette forme typiquement proustienne de la jalousie s'exprime dans la relation de Swann avec Odette de Crécy, ainsi que dans la relation du narrateur avec Albertine, véritable œil du cyclone de sa jalousie.

Swann n'aime pas Odette, elle ne lui inspire aucun désir, elle lui cause même une sorte de répulsion. C'est elle qui s'arrange pour obtenir les faveurs amicales de Swann. Elle devient celle qu'il retrouve tous les soirs chez les Verdurin et qui a le privilège d'être raccompagnée par lui. Comme s'il pouvait disposer d'elle sans avoir à la posséder. Jusqu'au soir où Swann a la surprise de ne pas retrouver Odette chez les Verdurin. Là, ne la trouvant plus, c'est lui-même qui ne se retrouve plus. La cherchant partout sans la retrouver nulle part où il eût été possible de la retrouver, c'en était fait. Il n'avait plus barre sur elle. L'angoisse et la jalousie n'allaient plus le quitter. À partir de là, il ne put plus se passer de cette femme qu'il n'aimait pas, qui n'était pas son genre et qu'une insidieuse jalousie allait lui faire aimer. Proust raconte merveilleusement tout cela dans *Du côté de chez Swann*.

Albertine prisonnière et fugitive

Toute l'expérience proustienne de la *jalouissance* se développe dans les tomes 5 et 6 de la *Recherche*, *La Prisonnière*⁷ et *Albertine disparue*⁸, originellement titré *La Fugitive*, écrits dans l'urgence du *Lebensleid*, de l'envie de vie, alors que les jours qu'il lui reste à vivre lui sont comptés, et publiés à titre posthume en 1923 et 1925. Qui est Albertine ? Albertine Simonet est l'une des six jeunes filles en fleurs rencontrées à Balbec, lieu fictif de la *Recherche* situé en Normandie ou en Bretagne. Derrière ce personnage central de la *Recherche* se cacherait Alfred Agostinelli, son chauffeur et son secrétaire. Proust en fut follement amoureux, mais ce ne fut pas réciproque. Alfred, comme Albertine, s'enfuit en décembre 1913 à Monaco. Il était passionné d'aviation et Proust lui avait écrit une lettre (retrouvée par Philip Kolb), envoyée le jour même de sa mort, où il lui disait lui avoir acheté un aéroplane sur lequel il allait faire graver le sonnet du *Cygne* de Mallarmé « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui ». Mais Alfred se tua en avion à Antibes le 30 mai 1914. Il avait 25 ans. Proust en fut très malheureux. On en retrouve dans *Albertine disparue*⁹ la stricte transposition : le narrateur écrit à Albertine, qui l'a quitté, qu'il lui a acheté un yacht sur lequel il fera graver ces vers de Mallarmé qu'elle aimait, ainsi qu'une Rolls sur laquelle il fera graver les vers d'un autre poème de Mallarmé, intitulé « M'introduire dans ton histoire » (Proust voulait aussi offrir une Rolls à Alfred).

S'introduire dans l'histoire de l'être jalouisé pour s'emparer de son existence, tel est bien le fantasme proustien. On pourrait faire dire à Proust ce qu'a dit Flaubert de Madame Bovary : « Albertine, c'est moi, d'après moi. » Proust s'identifie à Albertine au point de souffrir de ce qu'il appelle « la jalousie de l'escalier » – on pourrait dire *jalouissance* de l'escalier – qui le

poursuit au-delà de la mort d'Albertine, puisque, dans *La Fugitive*, le narrateur reçoit un télégramme lui annonçant sa mort, d'une chute de cheval, au moment où il lui a envoyé un télégramme la suppliant de revenir à n'importe quelle condition. C'est alors qu'une jalousie après coup embrase l'imaginaire du narrateur, dans son chagrin d'amour.

Comment se fait-il qu'Albertine, que le narrateur répétait pendant des années n'avoir jamais aimée, comment se fait-il donc que cette jeune femme qui pour lui n'était qu'un en-cas, qu'un pis-aller, soit devenue celle dont il devint si jaloux qu'il lui ait fallu savoir à tout instant ce qu'elle faisait, qu'il lui ait fallu la faire suivre partout, et finalement la retenir chez lui, à Paris, prisonnière ? La jalousie était apparue dès lors qu'il avait commencé à avoir le soupçon qu'elle aimait les femmes. Un jour, apprend-on dans *Sodome et Gomorrhe*, le docteur Cottard lui avait fait observer, alors qu'elle dansait la valse avec une amie, Andrée, au casino d'Incarville, que leurs seins se touchaient et que c'était par là que les femmes éprouvent le comble de la jouissance. Cela suffit à déclencher sa jalousie. Il se mit à suspecter Albertine de lesbianisme. D'autant qu'il allait apprendre par la suite qu'elle avait passé son adolescence avec la fille de Vinteuil, une professionnelle du saphisme.

L'énigme de la jouissance gomorrhéenne

Quelle était la vraie nature d'Albertine ? C'était une question d'essence : qui était-elle, à quoi pensait-elle, qu'aimait-elle ? Qui était cette autre Albertine, autre que celle qu'il avait cru connaître ? Il fallait trouver des traces, des témoignages. Le narrateur ne peut s'empêcher de se lancer dans une enquête policière sur la vie cachée d'Albertine. Il envoie Aimé, le maître d'hôtel au Grand Hôtel de Balbec, enquêter dans les établissements de bains sur les agissements d'Albertine. Il apprend qu'elle s'enfermait dans des cabines de douche avec une dame en gris ainsi que des jeunes filles où elle faisait l'amour. C'était pour le narrateur l'horreur. Balbec était devenu « une vue de l'Enfer ¹⁰ ». Le pire de ce qui lui portait un coup au cœur c'était les petites blanchisseuses avec lesquelles elle avait pris du plaisir. Celle qu'Aimé avait retrouvée et qu'il avait fait boire lui avait raconté que sous ses caresses Albertine l'avait mordue au bras, lui disant : « Ah ! tu me mets aux anges ¹¹ ! » C'est là, écrit Proust, que cherchant à savoir ce qu'elle ressentait en le faisant, « alors, descendant de plus en plus en avant, par la profondeur de la douleur on atteint au mystère, à l'essence ¹² ». Il découvrirait, maintenant qu'elle était morte, définitivement perdue, les vices cachés d'Albertine, ses goûts niés par elle. Ceux-ci, écrit le narrateur, « ne s'ajoutaient pas seulement à l'image d'Albertine comme s'ajoute au bernard-hermite la coquille nouvelle qu'il traîne après lui, mais bien plutôt comme

un sel qui entre en contact avec un autre sel, en change la couleur, bien plus, par une sorte de précipité, la nature¹³ ». C'était cette autre nature que révélait le « Tu me mets aux anges ! » et c'était cette autre nature d'Albertine, sa nature gomorrhéenne, qui ressuscitait la *jalouissance* du narrateur.

« Comme jaloux je souffre quatre fois », dit Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux*¹⁴ : « Parce que je suis jaloux, parce que je me reproche de l'être, parce que je crains que ma jalousie ne blesse l'autre, parce que je me laisse assujettir à une banalité : je souffre d'être exclu, d'être agressif, d'être fou et d'être commun. » Souffrir d'être exclu, c'est cela l'enfer de la jalousie proustienne. Exclu de quoi ? Exclu du cercle de la jouissance autre d'Albertine, exclu de la jouissance des femmes gomorrhéennes. Exclu de la cabine de douche, ce cercle clos de la jouissance que le narrateur proustien envie. Ce qui met aux anges Albertine met aux Enfers ce captif amoureux envieux de sa jouissance. Car celui-ci, lisant la lettre dans laquelle Aimé lui rapporte comment il a réussi à se faire faire par la petite blanchisseuse, l'ayant fait boire, ce qu'elle avait fait à Albertine pour qu'elle lui dise « Ah ! tu me mets aux anges ! », est aussi envieux qu'est vert d'envie le petit bonhomme de saint Augustin fixant d'un regard pâle et amer son frère de lait¹⁵ (n'oublions pas que Proust associe la disparition d'Albertine à celle de sa grand-mère, dont il décrit l'agonie dans *Le Côté de Guermantes* et dont la perte l'a profondément affecté : pour lui, la voie lactée de la Mère était depuis belle lurette tarie !). Albertine disparue, le rêve de possession de l'objet s'évanouit. Finie la *jalouissance* de posséder Albertine, de la garder prisonnière. C'est alors qu'explose sa jouissance de la *dépossession*. Il jouit d'être dépossédé, comme le frère sevré de saint Augustin jouit d'être dépossédé de l'objet par son petit frère non sevré.

Ce qui manque à l'homme : l'organe qui serve au baiser

Cet objet, c'est le baiser du soir que Marcel enfant attendait en vain de sa mère dans sa chambre. Il y a un passage dans *Le Côté de Guermantes*¹⁶ qui parle du baiser, un baiser sur la joue au goût de rose d'Albertine que le narrateur lui demande. Pour mieux en jouir, il préfère le remettre à plus tard et lui demande, au cas où elle oublierait qu'elle le lui a permis, un « bon pour un baiser » ! Cela amuse Albertine qui accepte et lui dit qu'elle lui refera même des bons de temps en temps. C'est alors que le narrateur expose sa théorie du baiser. C'est une théorie sensualiste, sensorielle, de l'organe du baiser. *L'homme ne possède pas l'organe qui serve au baiser*. Il lui manque l'organe des sens qui serve à connaître par le baiser *l'essence* de « la rose inconnue que sont les joues d'Albertine ». Il explique en effet que certes il croit qu'il est une connaissance par les lèvres qui permette de savoir enfin

le goût de cette rose charnelle. Certes il croit que le goût du corps de l'Autre peut se connaître par les lèvres. Mais s'il se dit cela, c'est parce qu'il n'a pas songé, je cite, « que l'homme, créature évidemment moins rudimentaire que l'oursin ou même la baleine, manque cependant encore d'un certain nombre d'organes essentiels, et notamment n'en possède aucun qui serve au baiser. À cet organe absent il supplée par les lèvres, et par là arrive-t-il peut-être à un résultat un peu plus satisfaisant que s'il était réduit à caresser la bien-aimée avec une défense de corne » ! La corne phallique ne saurait convenir et les lèvres « doivent se contenter, sans comprendre leur erreur et sans avouer leur déception, de vaguer à la surface et de se heurter à la clôture de la joue impénétrable et désirée ». D'autant qu'au moment du contact même avec la chair, « dans cette zone désolée où elles ne peuvent trouver leur nourriture », les lèvres « sont seules, le regard, puis l'odorat les ont abandonnées depuis longtemps ». « Hélas ! à peine mes lèvres eurent touché la joue d'Albertine, dit le narrateur, tout d'un coup, mes yeux cessèrent de voir, à son tour mon nez, s'écrasant, ne perçut plus aucune odeur, et sans connaître pour autant le goût du rose désiré. » Non, pour le narrateur c'est certain, l'homme n'a pas l'organe du baiser qu'il faudrait pour toucher cet abîme inaccessible qu'ouvre, dans le court trajet qui va de ses lèvres vers sa joue, la rose charnelle d'Albertine. C'est pour autant qu'il ne l'a pas, cet organe, qu'il pâlit d'envie devant Albertine qui, dans sa jouissance gomorrhéenne, l'a.

Se faire casser...

L'enfer pour le jaloux amoureux, c'est d'être le damné de la jouissance de l'Autre, laquelle n'existe que dans la Gomorrhe de son fantasme. Le narrateur est à l'affût du moindre écart de langage d'Albertine, du mot de travers qui trahirait son travers. De ce qu'elle dit, d'un mot qui lui échappe, il dissèque le sens pour en jouir. Comme, par exemple, lors d'une conversation où il lui propose de l'argent pour qu'elle aille s'acheter ce qu'elle veut pour faire la dame chic à un beau dîner chez les Verdurin, elle exprime son dédain en disant : « Grand merci ! dépenser un sou pour ces vieux-là, j'aime bien mieux que vous me laissiez une fois libre pour que j'aille me faire casser ¹⁷ ... ». Relevant cette expression incongrue, le narrateur s'en inquiète et lui demande pourquoi elle s'est ainsi interrompue et ce qu'elle voulait dire par là. Il est obsédé par ce mot « casser » et passe en revue tous les sens possibles, casser du bois, casser du sucre. Soudain, un mot lui tombe dessus, « le pot ». Elle n'avait pas dit « casser », elle avait dit « me faire casser ». Horreur ! C'était cela qu'elle aurait préféré : se faire casser le pot ! (ce qui en argot veut dire se faire sodomiser). C'était le ghetto redouté de

Gomorrhe et de la drague grossière qui s'ouvrait devant le narrateur proustien. Albertine eut beau s'en défendre et dire que cela lui était venu comme si elle rêvait tout haut, que ces mots qu'elle avait entendus une fois dits par des gens orduriers lui étaient sortis comme ça sans rime ni raison, pour le narrateur, ce mot qui lui avait échappé comme un lapsus était bel et bien la preuve de sa jouissance honteuse. Toutes les turpitudes de l'Albertine chasseuse de femmes faciles lui revenaient par le trou de serrure du langage. L'horrible était qu'elle ait pu avoir à la bouche une expression aussi affreuse et avilissante que même la dernière des grues qui consent à cela ou le désire ne l'emploierait pas avec l'homme qui s'y prête. Si Albertine a pu prononcer cela, se dit le narrateur, c'est donc parce qu'elle aime les femmes et qu'avec une femme elle le dit pour s'excuser de se donner tout à l'heure à un homme.

L'énigme de l'Autre dans sa jouissance

Voilà ce que se disait le narrateur, dans la transe mentale qu'avait provoquée cette bévue d'Albertine. Il avait suffi d'une phrase qu'elle n'avait pas finie pour que s'enclenche *le jaloui-sens* (la jouissance du sens dont se repaît le jaloux) qui distille à l'infini ce poison du sens que le soupçon peut toujours tourner et détourner et que seule l'énigme peut combler. Car comment se pouvait-il qu'il y ait chez Albertine, sa petite Albertine, pareille ignominie ? C'était la même énigme que celle du « Ah ! tu me mets aux anges ! ». Plus que les autres filles du peuple, femmes de chambre, laitières, paysannes, les blanchisseuses liées au thème du bain semblent détenir, dans la *Recherche*, le secret qui permettrait d'accéder à la connaissance de l'étrangère qu'est Albertine. Elles sont à la fois des témoins des plaisirs gomorrhéens d'Albertine dans la grotte du Petit Trianon¹⁸ et des substituts du partenaire manquant. La petite blanchisseuse qui satisfaisait Albertine au bain n'était pas la rivale du classique triangle de la jalousie amoureuse. Elle était le signifiant de l'Autre barré qui fait jouir Albertine. Il fallait donc bien se rendre à l'évidence. L'Albertine qui jouissait avec une goton était d'une autre planète, d'une autre humanité que celle que le narrateur avait connue et aimée. L'homme, se dit le narrateur, n'a pas l'organe pour toucher cet abîme vertigineux que venait d'ouvrir la découverte de cette Albertine-là. Albertine, la pensée d'Albertine était pour lui « l'inconnue approximative » de l'équation de sa jouissance¹⁹.

De cette Albertine-là il était radicalement exclu, et le comble c'était qu'il en jouissait. Ou plutôt, il jouissait de s'auto-exclure de la cabine de douche du fantasme. Pour lui, elle n'était pas seulement comme une femme qui lui eût caché qu'elle était d'un pays ennemi et espionne. Car Albertine

ne trompait pas sur sa nationalité. Elle trompait « sur son humanité la plus profonde, sur ce qu'elle n'appartenait pas à l'humanité commune, mais à une race étrange qui s'y mêle, s'y cache et ne s'y fond jamais ²⁰. »

Albertine ressuscitée par la jalousie du narrateur était devenue ce que Lacan dit de la Déesse blanche du poète Robert Graves – car, pour Albertine au bain, la petite blanchisseuse du bord de la Loire à qui elle s'offrait était celle qui savait la mettre aux anges de la Déesse blanche : elle était devenue « la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance ²¹ », source inépuisable d'envie. Elle était devenue le plus réel de son symptôme, autrement dit le plus réel de sa jouissance substitutive. Car Albertine n'était pas que le substitut masqué d'Alfred, le chauffeur et secrétaire de Proust. Elle était aussi, pour Proust, le substitut de sa rencontre manquée avec la jeune fille en fleurs de ses quinze ans qu'avait été pour lui, en 1886, Marie Bénardaky, qu'il présenta plus tard comme l'ivresse et le désespoir de son enfance.

Mots-clés : jalousie, envie, amour, jouissance, jouissance gomorrhéenne.

* ↑ Conférence faite à Rennes, Pôle 9 Ouest, le 1^{er} avril 2017.

1. ↑ A. Robbe-Grillet, *La Jalousie*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Double », 2014. On lira à ce sujet la remarquable étude de Maryse Roussel-Meyer, « Les variations de *La Jalousie* », *Méthode*, n° 18, 2010, p. 303-315.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 91.

3. ↑ N. Grimaldi, *Essai sur la jalousie. L'Enfer proustien*, Paris, PUF, 2011.

4. ↑ *Ibid.*, p. 31.

5. ↑ M. Proust, *Albertine disparue*, Esquisse VIII, dans *À la recherche du temps perdu*, tome IV, édition publiée sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, p. 657.

6. ↑ N. Grimaldi, *Essai sur la jalousie. L'Enfer proustien, op. cit.*, p. 8.

7. ↑ M. Proust, *La Prisonnière*, dans *À la recherche du temps perdu*, tome III, édition publiée sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.

8. ↑ M. Proust, *Albertine disparue, op. cit.*

9. ↑ *Ibid.*, p. 39.

10. ↑ *Ibid.*, p. 99.

11.  *Ibid.*, p. 106.
12.  *Ibid.*, p. 107.
13.  *Ibid.*
14.  R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, dans *Œuvres complètes*, tome V, 1977-1980, Paris, Seuil, 2002, p. 185.
15.  Saint Augustin, *Les Aveux*, traduction par F. Boyer, Paris, POL, 2013, p. 71-72.
16.  M. Proust, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, tome II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2016, p. 659-660.
17.  M. Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 840-843.
18.  M. Proust, *Albertine disparue*, *op. cit.*, p. 188.
19.  M. Proust, *La Prisonnière*, *op. cit.*, p. 850.
20.  M. Proust, *Albertine disparue*, *op. cit.*, p. 108.
21.  J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 563.